Document generated on 04/27/2024 5:53 a.m.

Laval théologique et philosophique

Raymond Martel, *La face cachée de l'Armée de Marie*. Montréal, Éditions Fides, 2010, 320 p.

Gilles Routhier

Volume 67, Number 1, February 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1005577ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1005577ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Routhier, G. (2011). Review of [Raymond Martel, *La face cachée de l'Armée de Marie*. Montréal, Éditions Fides, 2010, 320 p.] *Laval théologique et philosophique*, *67*(1), 200–201. https://doi.org/10.7202/1005577ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

A. Galonnier discute de la cosmogenèse et du chronocentrisme chez Calcidius. Il s'agit de voir de quelle manière Calcidius reprend le récit du *Timée* sur la génération du monde sensible (28b6-8 et 37c-38d). Il ressort clairement de cet article que Calcidius traduit le texte de Platon en le surchargeant avec la notion de temps ; mais que l'exégèse qu'en fait Calcidius met de l'avant la notion de cause éternelle avant d'évoquer le temps. L'argumentation de Galonnier reste toutefois pénible à suivre, car son texte est ampoulé et contourné. Les distinctions linguistiques dans lesquelles il se lance (p. 190-193) sur les termes de principe, de point de départ, de devenir, de génération, et ainsi de suite ne sont pas évidentes et on se demande parfois d'où elles sortent. D'autant plus qu'elles mènent à ce que l'auteur qualifie de seule traduction possible du passage de *Timée* 28b6-8.

En résumé, ce numéro consacré au néoplatonisme ne rassemble pas de contributions particulièrement fortes. La plus solide est celle de R. Chiaradonna. Les autres souffrent de diverses lacunes, allant d'une édition défaillante du texte à la simple paraphrase de livres anciens.

Richard DUFOUR
Université Laval, Québec

Raymond MARTEL, **La face cachée de l'Armée de Marie.** Montréal, Éditions Fides, 2010, 320 p.

L'Armée de Marie, d'abord reconnue comme association pieuse dans le diocèse de Québec en 1975, a été au centre de nombreuses polémiques, en particulier depuis que son statut d'association publique de fidèles a été révoqué en 1987 et, surtout, depuis que les responsables de ce groupe se sont « exclus de la communion de l'Église catholique » et ont adopté une position schismatique à la suite d'ordinations invalides célébrées en janvier 2007. Toutefois, le débat public n'avait retenu que les tensions périodiques entre ce groupe et les autorités ecclésiastiques du diocèse de Québec, des congrégations romaines ou de la conférence des évêques catholiques du Canada ou des commissaires pontificaux. Restait à connaître la « face cachée » de ce groupe. L'ouvrage que présente Raymond Martel a précisément pour but de nous faire voir les dessous de l'Armée de Marie, en particulier le fond d'ésotérisme qui supporte toute l'idéologie du groupe (chapitre 2), ésotérisme auquel adhérait Raoul Auclair, l'un des piliers ou plutôt l'idéologue du groupe (chapitre 3) à la source de sa dérive hétérodoxe et des dérapages doctrinaux qui l'ont entraîné hors de l'Église catholique. J'ai été surpris cependant qu'on n'accorde pas plus d'importance aux apparitions contestées de la Dame de tous les peuples, qui se seraient produites à Amsterdam entre 1945 et 1959, au cours desquelles Marie se serait présentée comme corédemptrice, médiatrice et avocate, titres que Marie-Paule Giguère, fondatrice de l'Armée de Marie, revendique désormais pour elle-même, se présentant comme l'incarnation de la Dame de tous les peuples et se vêtant comme la vierge de ces apparitions. En effet, on sait que, avant la reconnaissance de l'Armée de Marie comme association pieuse du diocèse de Québec, Marie-Paule Giguère a eu quelques contacts avec la voyante d'Amsterdam et a bien connu la littérature reliée à ces apparitions. Cela dit, le plus plausible est que l'Armée de Marie ait intégré à ses élaborations ésotériques quelques idées venant de ces apparitions plus qu'elle n'en dépende.

L'enquête fouillée et minutieuse, dont rend compte cet ouvrage, repose principalement sur des sources imprimées. La reconstruction élaborée à partir de ce corpus volumineux, rigoureusement analysé et où aucun détail n'est négligé, est convaincante. L'enquête est menée avec beaucoup de minutie et toutes les affirmations de l'ouvrage sont fondées. Les très nombreuses notes, annexes documentaires et renvois permettent au lecteur de vérifier chacune des conclusions et de refaire la démarche d'enquête s'il le souhaitait. La cause est instruite patiemment par un auteur qui a un véritable talent d'enquêteur. Le ton est juste, jamais polémique, l'auteur demeurant fidèle à son pro-

pos de démontrer et d'argumenter. Il ne s'agit donc pas d'un plaidoyer, mais d'une reconstruction honnête, soucieuse du détail, approfondie et conduite à partir d'une documentation solide et abondante. Jusqu'ici, aucune étude n'avait permis de lever le voile sur la « face cachée » de l'Armée de Marie, les études, surtout de nature canonique, s'étant intéressées à d'autres aspects de l'évolution de ce groupe. Il faut recommander cet ouvrage à toute personne désireuse d'en savoir plus sur l'Armée de Marie.

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

Jean-François MATTEI, **La crise du sens.** Nantes, Éditions Cécile Defaut, 2008[2] (2006), 125 p.

La crise du sens que nous vivons à l'ère actuelle, qualifiée de postmoderne, affecte l'existence morale et spirituelle des œuvres et des actions humaines en sa totalité. À la différence du monde antique et du monde chrétien qui, en dépit des guerres, des destructions et des pillages, n'avaient jamais douté des principes sur lesquels était fondée l'existence commune des hommes, l'époque postmoderne semble non seulement avoir perdu le sens, mais avoir renoncé, d'une certaine façon, à le trouver. Le sentiment d'une « crise » retient l'attention de notre époque désenchantée.

Pour l'auteur, la science est en crise. La philosophie est aussi en crise et son histoire s'achève dans l'analyse logique du langage. La crise des religions monothéistes atteste aussi qu'elles ne survivent que dans l'indifférence des pratiquants. La négation de l'art, revendiquée par les artistes contemporains depuis Dada, après avoir effacé le visage de l'homme et offusqué le paysage du monde, a mis à mal l'œuvre elle-même au profit du non-art, et de ce fait, a aboli tout sens. La crise est aussi économique et la conversion chinoise en capitalisme effréné n'est là que pour constater que les riches sont de plus en plus riches et les pauvres, de plus en plus pauvres. Le relativisme ambiant gagne même le monde de la culture qui met sur le même plan toutes les productions de l'homme.

Toujours selon l'auteur, l'homme postmoderne, ayant perdu le sens, se distingue de ses devanciers en se dérobant à la transcendance, dans la droite ligne d'un sujet qui ne fait appel qu'à lui-même pour exister. Le sujet moderne détourne son regard de toute essence extérieure et l'incline vers soi, en se repliant sur le moi. Cet individualisme généralisé coupe les hommes de leurs orientations communes, engendre une fragmentation des individus et s'interdit de s'ouvrir sur l'altérité d'un Bien universel. L'homme chrétien fondait la dignité de la personne en Dieu ; l'homme moderne fonde la sienne uniquement sur lui-même. Il se détourne des vérités éternelles pour se retirer dans sa propre intériorité. Seule la transcendance peut arracher l'homme à ce vertige du sujet qui, effondré en son propre fond, ne découvre en soi que le vide. L'homme, sujet transcendantal, dénué de transcendance, n'a d'autre issue que la fuite dans le relativisme généralisé.

L'ensemble des thèses postmodernes tirent leur source du renversement du platonisme et du désir de déconstruire toutes les configurations de sens. La période moderne accordait une signification au transitoire, au fugitif et au contingent. La pure postmodernité reflue vers une surface de pure immanence dans la dissémination infinie du sens. Tout se perd et tout se vaut dans cet univers engorgé de signes, de montages et de collages qui, le rapport mimétique au réel aboli, fait scintiller le faux-semblant des simulacres dans la confusion des valeurs. Notre époque est alors vouée au relativisme sans qu'il soit possible de retrouver les points de repères qui donnaient jadis une orientation à l'existence. L'homme postmoderne s'avère incapable de trier, et ainsi de faire époque sur un mode autre que celui de la répétition et de la dérision. Le champ est libre pour exalter le relativisme généralisé d'une culture qui a rompu avec ses propres racines.